

DEBBIE MACOMBER



PASSER NOËL

EN

ALASKA:

MODE D'EMPLOI



L'autrice aux 200 millions
de livres vendus


CHARLESTON
POCHE

DEBBIE MACOMBER

PASSER NOËL EN ALASKA : MODE D'EMPLOI

Coincée au fin fond de l'Alaska pour tout l'hiver, Josie Avery a l'impression de vivre son pire cauchemar... À l'heure qu'il est, elle devrait être en route pour le job de ses rêves à Seattle, mais il faut se rendre à l'évidence : le dernier ferry reliant la petite île au continent est parti sans elle. La voilà bloquée sur ce petit bout de terre aux confins du monde jusqu'à la prochaine belle saison.

Bien qu'elle soit complètement tombée sous le charme de l'exubérante nature qui l'entoure – les cris des élans, la lumière irréaliste des aurores boréales et la neige qui tombe à gros flocons –, sa vie n'est pas ici. Et ce ne sont pas les habitants hauts en couleur de la ville, ni même le séduisant Palmer Saxon, qui la feront changer d'avis...

**« Une tendre comédie romantique de Noël
saupoudrée d'un soupçon de magie. »**
Library Journal

Avec plus de 200 millions de livres vendus dans 23 langues, **Debbie Macomber** est l'une des romancières les plus populaires du monde. Elle a reçu de nombreux prix, dont le prestigieux RITA et le RT Book Reviews Awards. Tous les tomes de sa série à succès, *Retour à Cedar Cove*, sont parus aux éditions Charleston.

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-911-1



9 782368 129111

8,90 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature étrangère



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Vous souhaitez une jolie romance pleine de tendresse et d'amour ? Vous avez choisi le bon livre ! J'ai vraiment passé un très bon moment en compagnie de Palmer et Josie. Le paysage décrit par l'autrice est fabuleux, enchanteur et sublime. Les personnages sont touchants et vrais. J'ai aimé ce roman absolument adorable et mignon. Parfaite pour la fin d'année, cette histoire vous donnera envie de vous terrer au fin fond de l'Alaska en compagnie d'un bon plaid et d'une tasse chaude. »

Colyne, de @the_secret_of_a_book

« C'est une jolie petite comédie romantique originale à savourer. J'ai lu ce roman d'une traite. Il est bien écrit et agréable à lire. C'est frais et ça fait du bien. »

Maryline, de @beautyblondetest

« Une romance de Noël comme je les aime ! Tout en douceur et remplie de sentiments. J'ai vraiment passé un super moment avec nos deux héros. On s'attache aux personnages à une vitesse folle, on ne veut pas les laisser partir. »

Mélody, de @ByMeliMelo

« Une romance de Noël ? Je suis toujours preneuse ! Une bonne lecture, toute douce, toute mignonne, comme on aime en lire en période hivernale. Une de celles où l'on ne réfléchit pas, où l'on ne demande pas la lune, mais juste de passer un bon moment de douceur et de convivialité. Et c'est ce que Debbie Macomber nous offre. »

Justine, de @Lireunepassion

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

PASSER NOËL
EN ALASKA :
MODE D'EMPLOI

De la même autrice, aux éditions Charleston :

La Maison d'hôtes (Retour à Cedar Cove - tome 1), 2020
Un printemps à la Villa Rose (Retour à Cedar Cove -
tome 2), 2020
La Mélodie de l'été (Retour à Cedar Cove - tome 3), 2020
Le Bon côté de la vie (Retour à Cedar Cove - tome 4), 2021
De si beaux lendemains (Retour à Cedar Cove - tome 5), 2021
La Surprise de Noël, 2020
Tous les jours de la vie, 2019

Titre original : *Alaskan Holiday*

Copyright © Debbie Macomber, 2018

Publié précédemment sous le titre *Un mariage sous la neige*.

Tous droits réservés.

Traduction publiée avec l'accord de Ballantine Books, une
marque de Random House, un département de Penguin Random
House LLC.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Typhaine Ducellier

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-911-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur
Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu
de forêts gérées durablement.

Debbie Macomber

PASSER NOËL
EN ALASKA :
MODE D'EMPLOI

Roman

*Traduit de l'anglais
par Typhaine Ducellier*


CHARLESTON
POCHE

Octobre 2018

Chers amis,

L'Alaska a quelque chose de spécial, cela ne fait aucun doute. Ceux qui choisissent de vivre dans le quarante-neuvième État sont robustes. J'ai lu un jour qu'en Alaska, les hommes sont de vrais hommes et les femmes, de vraies femmes. On dit aussi que si vous êtes une femme célibataire en Alaska, vous avez toutes vos chances, mais vous n'aurez pas forcément de chance. Bon, assez plaisanté.

*Après le succès de *Starry Night*, mon éditrice m'a demandé d'écrire une autre histoire qui se déroulerait en Alaska. Il ne m'a pas fallu longtemps pour avoir une idée d'intrigue se déroulant dans le Grand Nord. J'ai une affection particulière pour cette partie de l'Alaska. Il y a plusieurs années, Wayne et moi avons survolé le cercle arctique dans le cadre de recherches que j'effectuais pour une série de livres que j'ai écrits dans les années 1990. Nous avons atterri à Bettles et passé la journée dans cette petite ville arctique, afin que je fasse personnellement*

l'expérience de la vie dans la toundra. Ce voyage occupe une place à part dans nos cœurs.

J'espère que vous tomberez amoureux de Palmer et Josie. La vie de Josie est déjà toute tracée, et ses projets n'incluent pas de trouver l'amour, encore moins avec un habitant du Grand Nord. Elle a des ambitions, des rêves et des projets d'avenir, et une vie qui l'attend à Seattle. Palmer aussi a des projets, dont, entre autres, épouser Josie. Et puis, il y a Jack ! Il ne manquera pas de vous faire rire. Oups. J'ai tendance à m'emballer. Vous n'avez même pas encore commencé à tourner les pages. Mais ça ne va pas tarder. Asseyez-vous, détendez-vous et plongez-vous dans leur histoire. Et lorsque vous serez en train de lire, j'espère qu'arrivera un moment où vous fermerez les yeux et entendrez le bruit des aurores boréales.

Vous le savez, j'adore avoir des nouvelles de mes lecteurs. Vous pouvez me contacter via Facebook, Instagram ou Twitter, ou encore sur mon site Internet, debbiemacomber.com. Si vous préférez, il est également possible de m'écrire à l'adresse suivante : P.O. Box 1458, Port Orchard, WA 98366.

Très chaleureusement,

Debbie Macomber

CHAPITRE I

Palmer

— **T**u vas demander Josie en mariage, oui ou non ? demanda Alicia.

Je fermai les yeux. Mon cœur semblait vouloir s'échapper de ma poitrine, et je me sentais oppressé.

— Palmer, tu as entendu ce que je viens de te dire ?

— J'ai très bien entendu, oui.

Appeler ma sœur était une erreur. Alicia n'était pas du genre à garder ses opinions pour elle. Et, en tant que grande sœur au courant de mes sentiments pour Josie, elle comptait bien me les faire avouer à l'intéressée avant son départ.

— Alors réponds à ma question. Est-ce que tu vas dire à Josie que tu l'aimes ?

Ma sœur et moi avons grandi en Alaska, dans une petite ville au-dessus du cercle arctique. Nous avons reçu une éducation à domicile ; par conséquent, je

n'avais pas été très exposé aux interactions sociales et aux expériences qu'en tirent la plupart des enfants. Je n'aurais changé mon enfance pour rien au monde, mais... je regrettais mon manque d'aptitudes dans certains domaines.

À entendre Alicia, il n'y avait rien de plus facile que de mettre son cœur à nu, même s'il y avait de grandes chances qu'il finisse broyé. Le problème, c'était que j'étais loin d'être ce que l'on pourrait qualifier de romantique, bien au contraire. Je laissais cela aux garçons des villes. Moi, j'étais un homme. Un homme d'Alaska. Les discours romantiques sophistiqués, ça me parlait autant qu'un café latte cannelle-potiron. Je devais bien avouer que j'étais complètement inapte quand il s'agissait de séduire une femme, et je ne serais jamais le genre de type qui récitait de la poésie. L'endroit où je vivais n'aidait pas : perdue au milieu d'une contrée sauvage, la ville de Ponder était à des kilomètres de ce que les gens appelaient la civilisation. Située au nord-est de Fairbanks et près de la région du Grand Nord de l'Alaska, Ponder comptait trois cents âmes pendant la haute saison, lorsque l'hôtel était ouvert. En période hivernale, la population se limitait à quelques hommes et femmes robustes et à une petite poignée de familles.

Pour la énième fois, Alicia me répéta que c'était maintenant ou jamais. J'aurais pu me passer de ce genre d'expressions consacrées, surtout avec l'estomac aussi noué que le cerveau. À la simple pensée d'avouer à Josie que je l'aimais et que je voulais qu'elle reste à Ponder, j'avais des sueurs froides. C'était encore pire que la grippe qui m'avait terrassé l'année précédente.

Même si l'hôtel attirait son lot de chasseurs et de pêcheurs pendant l'été, les femmes célibataires ne couraient pas les rues. Soit elles travaillaient à l'hôtel, soit je les croisais lors de mes rares passages à Fairbanks. La plupart des employées de l'hôtel étaient des étudiantes frivoles et immatures et ça ne m'intéressait pas.

L'arrivée de Josie Avery avait tout changé.

Âgée d'environ vingt-cinq ans, elle avait été engagée comme chef pour la saison, qui commençait en mai et s'achevait à la fin octobre. À la seconde où je l'avais vue, j'avais senti qu'elle était différente. Pour commencer, son téléphone portable n'était pas une extension de sa main. Lorsque je l'avais croisée la fois suivante, elle lisait un livre. Quand elle avait levé les yeux sur moi et qu'elle m'avait souri, je m'étais figé. Son regard pétillait et j'aurais pu me noyer dans la chaleur de ses prunelles. Les rayons du soleil filtrant à travers les arbres illuminaient son visage. Ses cheveux longs et sombres tombaient en cascade sur ses épaules. Elle portait un jean et des bottes. Je ne saurais pas vraiment comment expliquer ce qui s'était passé à cet instant précis. C'était comme si quelqu'un venait de me frapper. Avec une violence telle que j'avais vacillé et reculé d'un pas.

Il ne me fallut pas longtemps pour découvrir qu'elle était intelligente, sensible et qu'elle avait beaucoup d'humour. Et guère plus pour comprendre que c'était la bonne. J'étais à l'aise en sa compagnie. J'arrivais facilement à lui parler. Je n'avais jamais connu cela avant, pas même avec ma sœur.

Et pour être honnête, sa beauté ne gâchait rien. Josie était superbe, il était impossible de le nier.

Elle avait des yeux magnifiques et sa silhouette était parfaitement proportionnée. Et pour couronner le tout, elle excellait dans son travail : la nourriture servie à l'hôtel n'avait jamais été aussi délicieuse.

Jack Corcoran, le vieux schnock qui fournissait le restaurant de l'hôtel en gibier, avait commencé à y dîner tous les soirs, ou presque. Nous étions devenus amis au fil des années et il m'arrivait de me joindre à lui, ce qui n'avait jamais été dans mes habitudes avant l'arrivée de Josie. Jerry Brewster et sa femme Marianne, les propriétaires et gérants de l'hôtel du Caribou Lake Lodge, avaient rapidement deviné la raison de mes visites régulières et avaient pris soin d'aménager les horaires de Josie pour nous permettre de passer davantage de temps ensemble le soir. Ainsi, j'avais pu lui faire découvrir la beauté de Ponder et de la nature sauvage de l'Alaska. Je l'avais emmenée faire des randonnées et ramasser des myrtilles sauvages. Un jour, nous avons même trouvé suffisamment de canneberges pour faire préparer à Josie une sauce délicieuse pour accompagner de la viande d'élan. Récemment, nous nous étions allongés sous les étoiles pour regarder les aurores boréales illuminer le ciel. Leur majesté avait coupé le souffle de Josie. De mon côté, j'avais à peine remarqué la beauté du spectacle, incapable de la quitter des yeux.

Nous passions d'excellents moments ensemble. Comme lors du derby de pêche qui se déroulait chaque année à Ponder le jour de l'indépendance. Josie n'avait jamais pêché de sa vie avant cela et, pourtant, c'était elle qui avait attrapé le poisson gagnant. Ravi pour elle, je l'avais félicitée, mais

modeste comme à son habitude, elle avait mis son succès sur le compte de la chance du débutant.

Ce que nous aimions par-dessus tout, c'étaient nos promenades du soir. Avec vingt-deux heures de luminosité pendant l'été, cela nous laissait pas mal de temps pour explorer la toundra après son service à l'hôtel.

Très vite, je pensai à quel point ce serait merveilleux si elle décidait de rester à Ponder avec moi. Je connaissais suffisamment de choses sur elle pour savoir que nous nous entendrions à merveille. C'était déjà le cas, d'ailleurs. Mon célibat commençait à me peser. On se sent très seul quand on reste confiné chez soi pendant l'hiver par moins quarante dehors. À l'approche de mon trentième anniversaire, il était temps, comme Alicia se plaisait à me le répéter, de penser à me marier et à fonder une famille.

Jack non plus n'avait pas envie que Josie s'en aille. Il vivait dans le coin depuis si longtemps qu'il faisait partie du paysage. En ouvrant un dictionnaire pour consulter la définition du mot « pain au levain », on avait de grandes chances de tomber sur une photo de Jack. Pas seulement à cause de son apparence, mais aussi parce qu'il était la légende qui se cachait derrière la pâte que tout Ponder utilisait pour fabriquer son pain maison à longueur d'année. En plus de fournir la viande de gibier, il faisait également office de guide de chasse pour l'hôtel. Il emmenait des groupes camper en pleine nature pour deux ou trois jours, permettant ainsi aux touristes de faire l'expérience de la véritable Alaska. Pendant son temps libre, il cherchait de l'or, même si, contrairement à ce qu'il espérait, il n'avait jamais fait fortune dans le domaine.

Josie avait voulu tenter sa chance, elle aussi. Nous avions passé une journée entière à en chercher, mais nous étions revenus bredouilles. Nous n'avions peut-être pas déniché la moindre pépite, mais de mon côté, j'avais le sentiment d'avoir trouvé en elle le plus grand des trésors.

Jerry Brewster était spécialisé dans la pêche sur le lac. Pendant l'été, on pouvait l'y trouver tous les jours. Il connaissait tous les coins où les poissons mor-daient le plus. Le lac était un affluent de la rivière Copper. On y trouvait parmi les meilleurs saumons du monde. La région était donc renommée pour la pêche aussi bien que pour la chasse. Les gens raffo-laient des conseils d'expert que Jerry et Jack avaient à offrir et ils n'hésitaient pas à payer le prix fort pour avoir le privilège d'en bénéficier. Pendant la saison de la chasse et de la pêche, les gens prenaient le ferry pour venir jusqu'ici. C'était la seule façon de se rendre à Ponder, à moins d'avoir les moyens de se déplacer en hydravion. Quand l'hiver s'annonçait, avant que le lac ne fût entièrement gelé, Jerry remisait le bateau, et ceux qui ne restaient pas pour l'hiver prenaient le dernier ferry qui quittait Ponder. Après cela, un avion de brousse monté sur des skis s'arrêtait de temps à autre, mais c'était tout.

Il n'y avait que quelques familles et quelques commerces dans les environs et pourtant, nous avions tout ce dont une petite ville perdue en pleine nature pouvait avoir besoin, y compris deux bars et deux églises. La ville trouvait son équilibre comme ça. J'adorais la tranquillité et le silence du coin et je m'étais construit une belle vie dans cette petite ville, au bord du lac Caribou.

— Tu écoutes, quand je te parle ? demanda Alicia.

— Hum...

— C'est bien ce que je pensais. Au cas où tu l'aurais oublié, Josie part pour Seattle à la première heure demain matin. Tu ne crois pas que tu as assez attendu ?

J'avais beau adorer ma sœur, je n'avais pas besoin qu'elle me rappelle que le temps était compté. Et elle ne m'aidait absolument pas en me mettant la pression.

— Je sais, marmonnai-je, sentant la tension monter en moi.

Je ne risquais pas d'avoir oublié quel jour on était. J'avais voulu demander quinze fois ou plus à Josie de m'épouser au cours des derniers jours, mais les mots ne sortaient jamais comme je l'aurais voulu. Et maintenant, j'allais devoir faire ça le dernier soir. Quasiment à la dernière minute.

Alicia avait raison sur un point : j'avais trop attendu. Je n'aurais pas dû reporter ma demande aussi longtemps, mais mon raisonnement tenait la route : j'avais peur, et j'avais de bonnes raisons pour cela. Josie avait des projets : un emploi l'attendait à Seattle. Ses amis et sa famille également. Même si je l'aimais et que je rêvais de l'épouser, je n'étais pas certain que cela suffise à la convaincre de rester. Alors j'avais repoussé le moment de faire ma demande. Mais à présent, je n'avais plus d'autre choix que de demander sa main ou la voir partir le lendemain.

Si j'avais autant attendu, c'était aussi pour une autre raison : si je lui avais demandé trop tôt et qu'elle avait refusé, il aurait été très gênant de continuer

à se croiser. Alors j'avais patienté. Ça m'avait paru sensé sur le moment. Mais à présent, cela risquait de faire beaucoup en peu de temps. J'avais sans doute espéré qu'elle tombe follement amoureuse, au point de ne plus vouloir partir. Auquel cas, la convaincre n'aurait pas été bien compliqué.

— Tu comptes vraiment la laisser partir ? Sérieusement ? rabâcha ma sœur, interrompant mes pensées. Tu sais, Palmer, tu as beaucoup de choses à offrir à une femme. Et si ça se trouve, Josie trépigne en attendant que tu te décides à dire quelque chose.

— Si seulement.

— Lance-toi. Tu l'aimes, pas vrai ? Alors passe à l'action.

Passer à l'action. La bonne blague. Nous n'étions jamais allés plus loin que nous tenir la main et nous embrasser comme si l'apocalypse approchait. Ces baisers mettaient mon monde sens dessus dessous. Ils étaient passionnés. Brûlants. Et je voulais croire qu'elle les appréciait autant que moi. Je n'étais peut-être pas devin quand il s'agissait de la gent féminine, mais je voyais bien l'éclat dans les yeux de Josie lorsque nous étions ensemble. Et ses sourires... Un seul d'entre eux suffisait à me rendre heureux pour une semaine, voire plus. Elle m'en avait offert tout un tas au cours des six derniers mois. À l'exception des heures passées à travailler, nous étions devenus inséparables. J'étais fou amoureux et j'espérais que c'était réciproque et qu'elle aurait envie de rester.

Mais rien ne semblait l'indiquer. Lorsqu'elle avait dit que ma barbe lui chatouillait la bouche, j'avais offert de la raser, ce qui était un sacré sacrifice. Mais elle avait répondu que ce n'était pas nécessaire. Ce

qui laissait supposer qu'elle n'envisageait pas de prolonger son séjour. Cela dit, le meilleur moyen de le savoir était de poser la question.

— On va aller se promener après le dîner, finis-je par dire à ma sœur. J'ai prévu de faire ma demande à ce moment-là.

Je sentis le nœud dans mon ventre se resserrer. Savoir que sa valise était déjà faite n'aidait pas. Depuis une semaine, toutes nos conversations portaient sur sa vie à Seattle. Elle semblait impatiente d'y retourner. Elle parlait sans cesse du job qui l'attendait là-bas. Une opportunité incroyable pour elle. Ces discussions n'avaient rien d'encourageant pour moi, au contraire. Chaque fois que Josie mentionnait Seattle, j'avais mal à l'estomac.

— Promets-moi de m'appeler ensuite.

— Peut-être.

Hors de question de faire une telle promesse. Si Josie refusait, je ne serais sans doute pas d'humeur à parler à quiconque, mon entêtée de sœur comprise.

Après avoir raccroché, je décidai que j'avais assez travaillé pour la journée. Le moment était venu de me poser et de réfléchir. Je forgeais des épées ainsi que d'autres armes. J'étais maître forgeron depuis mes seize ans, âge auquel j'étais devenu apprenti. Comme j'avais suivi un enseignement à domicile, j'aurais pu passer mes diplômes plus tôt. Mais l'université ne m'intéressait pas. J'avais besoin d'utiliser mes mains en plus de ma tête. Alors tous les jours ou presque, j'étais dans mon atelier, avec ma forge, mon marteau et mon enclume. J'avais la chance de gagner ma vie en faisant ce que j'aimais. Mes

besoins étaient simples et j'avais acquis une certaine notoriété au fil du temps.

Dernièrement, j'avais travaillé sur la création d'une réplique d'une épée de la guerre de Sécession. Une commande importante, qui devait me rapporter davantage que tout ce que j'avais pu réaliser dans le passé.

Cette soirée était ma dernière chance avec Josie, je n'avais pas le droit à l'erreur. Comme j'avais perdu mes moyens à chaque tentative de lui avouer mes sentiments, je pensais que lui écrire était la meilleure solution. Le seul moyen de ne rien oublier d'important.

J'étais assis à la table de la cuisine avec mon chien, Hobo. Le husky dormait à mes pieds pendant que je rédigeais une liste. J'en étais à presque la moitié quand Jack, comme à son habitude, débarqua sans frapper.

Je levai le nez pour le regarder. Il avait la tête de quelqu'un dont le meilleur ami venait de mourir.

— Tout va bien ?

Jack s'installa sur une chaise en face de moi.

— Non. L'hôtel ferme.

— L'hôtel ferme tous les ans, Jack. Ce n'est pas un scoop.

Il secoua la tête.

— Mais... Josie s'en va. Et c'est la meilleure cuisinière qu'ils aient jamais eue.

Je n'avais jamais compris comment Jack parvenait à garder la ligne. Avec tout ce qu'il mangeait, il aurait pu rivaliser avec un grizzly.

— Elle prépare le meilleur élan Strogonoff au monde.

— C'est vrai.

Sauf que pour moi, perdre Josie signifiait bien plus que perdre une bonne cuisinière.

— Elle m'a préparé une tarte aux myrtilles en guise de cadeau d'adieu, avec les myrtilles qu'elle avait congelées. J'ai déjà tout mangé, et c'est une fois la tarte terminée que j'ai réalisé qu'il n'y en aurait plus d'autre.

C'était avec moi qu'elle avait ramassé ces myrtilles. Avant ça, jamais je n'aurais cru que cela pourrait m'intéresser ou me plaire de faire le tour du lac pour ramasser des baies. Mais j'étais prêt à tout ou presque pour passer du temps avec elle. J'avais Josie dans la peau et plus l'échéance approchait, plus son départ m'était insupportable. Ce qui rendait ma liste encore plus importante. J'avais intérêt à avoir des arguments.

— Elle va te manquer aussi, pas vrai ? me demanda Jack.

— Je suppose, oui.

Pas besoin d'entrer dans les détails.

— Tu sais que si tu l'épousais, elle vivrait ici toute l'année ? Elle pourrait cuisiner pour nous.

— Nous ?

Je n'aimais pas l'idée que Jack se croie autorisé à s'incruster pour manger dès que ça le chantait. Mais Jack était comme ça : les bonnes manières, il ne connaissait pas. Moi, en l'occurrence, je le connaissais bien, et il était capable de s'inviter tous les jours.

— Quoi ? répliqua Jack. Ça me semblerait normal que tu m'invites.

Je ricanai.

— Hors de question.

Mon refus sembla l'offenser.

— J'ai partagé mon rôti de wapiti avec toi, je te rappelle.

— Oui, et je n'ai vu nulle part qu'un rôti équivalait à une vie de repas gratuits.

— Tu oublies aussi ma pâte au levain. Une recette vieille de cent cinquante ans, ajouta Jack.

— Certes.

Je devais bien avouer que j'adorais sa pâte et que je m'en servais très souvent. Je mangeais des pancakes au levain presque chaque matin.

— Ça te tuerait de montrer un peu de reconnaissance ?

C'était probablement impoli de lever les yeux au ciel, mais je ne pus pas m'en empêcher.

— Inutile de se disputer, Jack. Il y a de fortes chances pour que Josie parte demain matin, en même temps que le reste des employés de l'hôtel.

Je détestais être aussi pessimiste, mais au rythme où ma liste progressait, je commençais à comprendre que je n'avais pas grand-chose à offrir pour la persuader de rester.

Une étincelle s'alluma dans le regard de Jack et il se redressa sur sa chaise, comme prêt à résoudre tous les problèmes du monde.

— Palmer, je ne plaisante pas. Tu devrais l'épouser.

Je ne le contredis pas. Pour autant, je n'avais pas la moindre intention de lui avouer que je comptais faire ma demande ce soir.

— Tu veux que je lui demande pour toi ? offrit-il avec enthousiasme, visiblement enchanté de son idée. Je la demanderais bien en mariage à ta place, mais c'est avec toi qu'elle a passé la plupart de ses

soirées. Entendons-nous bien. Si j'étais toi, je lui mettrais la bague au doigt, et vite fait.

— Je vois...

— Non, mais je vais lui demander pour toi, pas de problème.

— Quoi ?

On marchait sur la tête.

— Écoute-moi bien, vieux, si quelqu'un doit poser la question ici, c'est moi. Je n'ai pas besoin que toi ou qui que ce soit fasse le boulot à ma place.

Ses épaules s'affaissèrent et il se ratatina de nouveau sur sa chaise, l'air abattu.

— De toute façon, je ferais sûrement tout rater. J'ai demandé une femme en mariage un jour, et les choses ne se sont pas vraiment passées comme je l'espérais.

— Ah bon ?

Il réveilla mon intérêt d'un seul coup. Peut-être que sa demande en mariage ratée pouvait me donner des indications sur les choses à ne *pas* faire.

— Oui. Tu aurais vu ça, j'étais plus nerveux qu'un castor sur la toundra. Elle n'a pas eu l'air intéressée le moins du monde par mon offre...

Il frotta sa barbe, pensif.

— J'ai sans doute dit un truc qui l'a vexée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Jack secoua la tête, comme pour faire sortir le souvenir de sa mémoire.

— Tu vas peut-être avoir du mal à le croire, mais j'étais plutôt beau garçon quand j'étais jeune. J'avais la trentaine à l'époque et je pensais que si je voulais fonder une famille, j'avais intérêt à me trouver quelqu'un et à me mettre au boulot.

J'étais bien placé pour le comprendre. Je me faisais les mêmes réflexions. Mais hors de question de l'avouer à Jack, à moins de vouloir mettre toute la ville au courant.

— Est-ce qu'elle t'a donné le motif de son refus ?

— À vrai dire, elle n'a pas dit grand-chose après, avoua-t-il d'un air triste et songeur à la fois.

— Oh.

— Ça ne me dérangeait même pas qu'elle ne sache pas cuisiner le gibier. J'étais carrément prêt à fermer les yeux sur un tas de ses défauts et je le lui ai dit. J'ai pensé qu'elle apprécierait ma générosité.

— Et qu'est-ce que ça a donné ?

Il passa de nouveau la main dans sa barbe.

— Elle l'a mal pris. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi. Ce n'était pas comme si les hommes faisaient la queue devant sa porte. J'aurais cru que ça lui ferait plaisir que je sois disposé à l'épouser.

— Elle était bonne cuisinière ?

— Moyenne. Elle n'a pas eu l'air d'apprécier que je le lui dise. Les femmes sont vraiment bizarres. J'aurais sûrement dû mentir sur ses talents en cuisine.

— Est-ce que tu lui as dit que tu la trouvais jolie ?

— Non. La vérité, c'était qu'elle ne cassait pas trois pattes à un canard. Mais ça ne m'embêtait pas plus que ça.

Je dus retenir un sourire.

— Tu ne lui as pas dit ça, si ?

— Bien sûr que non. Je ne suis pas idiot. Les femmes ont besoin de croire qu'elles sont la prune de nos yeux.

— Qu'est-ce que tu lui as dit d'autre ?

S'il avait su que je prenais des notes intérieurement...

Jack tapota ses lèvres du bout des doigts.

— C'était il y a vingt ans, alors je ne me rappelle plus très bien. Étant donné que le ratio hommes-femmes ne jouait pas en ma faveur dans un endroit comme celui-ci, je n'avais jamais espéré grand-chose. Je me souviens lui avoir dit qu'elle était ma meilleure option.

Effectivement, elle avait dû se sentir *extrêmement* flattée, la pauvre.

Jack secoua la tête.

— Je n'ai jamais compris pourquoi elle n'avait pas voulu m'épouser.

— Elle n'a rien dit du tout ?

— Tout ce que j'ai obtenu, c'est un NON retentissant. Apparemment, je m'étais fait des idées. Pourtant, j'aurais pu jurer qu'elle m'aimait bien.

— Tu as demandé d'autres femmes en mariage ensuite ?

— Non. Cette fois-là m'a suffi. Il y a des limites à ce que je peux encaisser et j'avais eu ma dose de refus.

Là-dessus, je ne pouvais pas le contredire. Personnellement, je me voyais mal épouser quelqu'un d'autre que Josie. Et si elle me disait non, je risquais fort de finir comme Jack : seul, à me demander ce que j'avais fait de mal.

C'était triste à dire, mais je m'imaginai très bien tout gâcher, exactement comme Jack à son époque. Plus j'y réfléchissais, plus je me rendais compte à quel point c'était important de dire à Josie ce qu'elle avait besoin d'entendre.

Dépité, Jack secoua la tête à nouveau dans un grand soupir.

— Au final, c'est sûrement mieux comme ça. Je pense que je ne suis pas fait pour me marier. On se ressemble beaucoup, toi et moi, tu sais.

Voilà qui était très encourageant.

Je repris ma liste et je sentis mon cœur se serrer dans ma poitrine. Quelque chose me disait qu'il faudrait une véritable intervention divine pour que Josie accepte de devenir ma femme.

CHAPITRE 2

Josie

Le Caribou Lake Lodge fermait pour l'hiver. Après six mois passés à Ponder, j'étais triste de partir. C'était la première fois que je passais autant de temps loin de ma mère et de la ville de Seattle, où j'étais née et où j'avais grandi. Tout quitter n'avait pas été facile, mais j'avais le sentiment d'avoir mis ce temps à profit. Auparavant, j'avais toujours vécu seule avec ma mère et la séparation m'avait donné des leçons précieuses, et j'espérais qu'elles me serviraient dans le cadre de mon premier vrai travail.

On m'avait offert la chance de ma vie : une place dans un nouveau restaurant de Seattle sous les ordres de Douglas Anton, un chef renommé. En tant que sous-chef, je travaillerais en étroite collaboration avec lui pour créer des menus, former de nouveaux employés et assurer le bon fonctionnement de la cuisine. Une opportunité pareille